

À propos du réalisme en matière de narration et d'explication

par Maurice Lagueux

Université de Montréal

Résumé

Deux notions de réalisme seront distinguées, discutées et illustrées: celle qui implique la négation du pouvoir constructif de la pensée, en assurant que les narrations et les explications valables sont à chercher dans une réalité déjà structurée ; celle, défendue ici, qui tout en reconnaissant la primauté du réel en ces matières, fait place à une activité structurante de l'esprit, dans la mesure où le caractère indénombrable des constituants pertinents du monde réel requiert cette activité.

Le réalisme est une thèse philosophique qui, après avoir été longtemps décriée, a retrouvé la faveur dans bien des milieux philosophiques et scientifiques. Toutefois, il est important de bien distinguer entre deux connotations de ce terme, sans quoi les réflexions sur les notions de cause, de narration et d'explication risquent de donner lieu à bien des confusions. Pour certains, le réalisme exige de rejeter toute forme d'idéalisme ou de constructivisme au point où tout ce qui est invoqué comme étant réel, vrai ou exact n'a qu'à être *découvert* sans plus par l'esprit humain. L'idée même que l'on cherche à rendre compte de certaines réalités à partir d'une construction plus ou moins audacieuse de l'esprit est rejetée comme étant une légitimation indue du droit qu'aurait l'esprit humain d'intervenir sans contrainte dans la structuration du monde. Pour d'autres, le réalisme n'implique rien de tel dans la mesure où reconnaître que le monde existe indépendamment de l'esprit ne contredit en rien le fait que l'esprit puisse intervenir de façon décisive dans la structuration de ce qui constitue le réel.

Cet état de choses a été abondamment illustré en philosophie de l'histoire dans le contexte des débats portant sur la notion de narration. Dire que le récit d'un événement est exact, qu'il correspond bien à la réalité, qu'il n'est en rien une construction fantaisiste du narrateur, est-ce dire que ce récit vrai appartient au monde réel au sens où le narrateur l'y aurait recueilli sans y ajouter quoi que ce soit de son crû ? On serait tenté de répondre non, car il est bien connu que nombre d'événements historiques ont fait l'objet de récits fort différents dont chacun mérite d'être qualifiés de valables, du moins de l'être au même titre que d'autres. Mais le fait même que nous les supposons valables, quitte à réviser notre jugement s'il était établi que l'un d'eux pêche par inexactitude sur un point en particulier laisse penser qu'il y a quand même une instance suprême qui peut seule conférer à un récit le droit d'être proclamé fidèle témoin de ce qui s'est réellement passé — pour reprendre la célèbre expression de Ranke — et que cette instance n'est autre que la réalité elle-même. Soutenir qu'il en va ainsi, c'est revenir à l'idée que le récit, pour être dit valable ou fidèle, doit appartenir à la réalité au sens où le narrateur aurait pour seule fonction de le recueillir et, bien sûr, de lui donner une forme verbale, laquelle devrait alors correspondre en tout point à ce qui s'est effectivement passé dans le monde réel.

De la même façon, pourrait-on même arguer, un penseur réaliste cohérent, qui affirme que l'animal qu'il voit à environ vingt mètres de lui *est* un éléphant, ne pourrait prétendre qu'il dit vrai qu'à condition d'être convaincu que cet animal soit bel et bien un éléphant et qu'il se trouve bel et bien à environ vingt mètres de lui, tout en refusant absolument de laisser entendre que sa perception de cet animal ne soit rien d'autre que le fruit d'une construction mentale qui se déroule dans son esprit. Quiconque se dit réaliste reconnaîtra que tel est bien le cas à propos de la perception d'un éléphant et que rendre compte de cette expérience en soutenant que tout ce qui peut être affirmé c'est qu'il se passe quelque chose dans l'esprit de la personne qui observe l'animal, c'est renoncer à adopter une thèse réaliste. Or si tel est le cas, ne devrait-on pas dire la même chose à propos d'une narration. Pourquoi un réaliste, qui condamne fermement l'attitude de quiconque ose affirmer que rien n'assure que l'éléphant fait bel et bien partie du monde réel sans quoi toute affirmation à cet effet serait fautive, hésiterait-il à affirmer au même titre que le récit est tout autant partie intégrante du monde réel sans quoi le narrateur errerait ?

Il semble bien que ce soit là ce qui a amené David Carr à soutenir qu'il incombe à l'historien de *découvrir* dans le monde réel l'enchaînement des faits qui constitue le récit vrai de ce qui s'est passé dans un développement historique particulier, sans y faire intervenir quoi que ce soit qui relève de ses propres conceptions. Or, on le sait, la thèse de Carr a suscité de nombreuses critiques dont, à l'autre bout du spectre ayant trait à ce débat, celles des disciples de Hayden White. Ce dernier assure qu'il

peut tout à fait légitimement exister plusieurs récits d'un même événement, comme celui de la Révolution française (pour reprendre l'exemple qu'il analyse tout particulièrement). Loin de blâmer les historiens qui se sont écartés ainsi les uns des autres, et apparemment du récit de ce qui s'est effectivement passé dans la réalité et qui, aux yeux de Carr mérite seul d'être qualifié de récit vrai, White n'hésite pas à emprunter à Northrop Frye — cet éminent théoricien de la littérature, laquelle est, pour l'essentiel constituée de récits fictifs — des catégories (épopée romantique, comédie, tragédie et satire) qu'il applique aux divers historiens de la Révolution en assurant que le récit de chacun est parfaitement légitime malgré leurs désaccords manifestes. Est-ce à dire que si, au nom du réalisme et de la recherche de la vérité ainsi qu'au nom du respect que l'historien doit porter à ce qui s'est réellement passé, on rejette le libéralisme de White en matière de légitimité du récit, il faille adopter la position de Carr et maintenir que, pour être valable, le récit doit être cueilli en quelque sorte dans la réalité elle-même ?

Avant de le conclure, il importe ici de rappeler que chacune de ces deux positions reconnaît volontiers que l'historien ne peut proposer son récit qu'au terme d'un laborieux processus de recherche empirique. Carr n'imagine pas que l'on cueille un récit comme on cueille une fleur, car il sait parfaitement que l'historien ne peut accéder aux événements passés que grâce à des techniques qui rendent possibles l'établissement des multiples données requises et une critique rigoureuse de ces dernières qui peut seule en garantir la fiabilité. Il sait également que dans ce processus complexe, l'historien risque toujours de se tromper et de tenir pour vrai ce qui, plus tard, sera considéré faux, mais, justement, la question est de savoir si le récit vrai de l'événement, peu importe qu'il ait pu ou pas être retrouvé par un historien, n'est autre que celui qui est dicté par les événements tels qu'il se sont déroulés. En tant que défenseur d'une thèse réaliste très forte, il soutiendrait sans doute que, même si l'historien peut et doit donner à son récit la forme qui lui paraît la plus appropriée, sa démarche n'aura valeur historique que s'il parvient à faire en sorte que ce récit soit une parfaite expression de la manière dont les faits se sont enchaînés dans l'histoire passée telle qu'elle se serait réellement déroulée en déterminant ainsi, indépendamment de l'historien, la structure du récit en question.

Par ailleurs, White ne maintient aucunement que n'importe quel prétendu historien peut légitimement laisser aller sa plume au gré de sa fantaisie. Les historiens qu'il invoque (Michelet, Tocqueville, Ranke et Burckhardt) , comptent parmi les plus respectés du XIXe siècle. Loin de laisser entendre que l'historien est libre de faire surgir les faits comme bon lui semble, il assure que les faits s'offrent à l'historien déjà «encodés» dans le cadre d'un récit plus ou moins fragmentaire. Mais — ajoute-t-il aussitôt — c'est qu'un historien antérieur ou un quelconque chroniqueur aura ainsi

inséré dans une séquence plus ou moins narrative des faits qui, en tant que tels, se présentent comme des poussières de faits qui ne sauraient importer avec eux une quelconque structure de ce type. Si l'historien n'a donc affaire qu'à des faits qui sont toujours déjà intégrés à une histoire plus ou moins explicite, cette dernière résulte toujours d'une interprétation antérieure et jamais d'une réalité non interprétée. Pour mieux rendre compte d'une position de ce genre, en espérant peut-être mettre fin au débat, le philosophe Louis Mink ira même jusqu'à dire qu'il «ne peut tout simplement pas y avoir d'histoires non racontées, tout comme il ne peut y avoir de connaissance non connue»¹.

La notion de connaissance non connue est évidemment contradictoire, mais celle d'histoire non racontée ne semble toutefois pas l'être au même titre. Un monde sans sujet connaissant serait plein de faits à connaître, mais il ne comporterait évidemment pas de connaissance; dans un monde sans historien et sans conteur, aucune histoire ne serait racontée, mais ce monde comporterait-il néanmoins des histoires ? On pourrait être tenté de répondre «Oui» en alléguant que les faits pourraient fort bien s'enchaîner quand même de façon telle qu'il suffirait de rendre compte de cet enchaînement pour qu'une histoire soit racontée; bref les faits pourraient être déjà structurés de manière narrative. Il est vrai, comme le souligne Noël Carroll, qui adopte dans ce débat une position modérée, que l'enquête de l'historien permet de *révéler* des faits ponctuels, par exemple le fait que l'aviation japonaise a bombardé Pearl Harbour le 7 décembre 1941 à telle heure précise, mais en nous révélant également que c'est ce bombardement qui a entraîné l'entrée en guerre des Etats-Unis; aussi, semble-t-il difficile de soutenir que l'historien aurait la liberté de structurer autrement l'intrigue à l'aide de laquelle il entend rendre compte de ce développement crucial dans l'histoire de la deuxième guerre mondiale².

Mais est-ce vraiment suffisant pour que l'on puisse affirmer que les faits sont structurés de manière narrative? En fait les faits sont certainement reliés entre eux, au sens où sans l'attaque sur Pearl Harbor, les Américains ne seraient très probablement pas entrés en guerre, du moins pas aussi rapidement; et cela ne dépend en rien du fait que des historiens aient ou pas révélé et raconté ces faits. Mais là n'est pas la

¹ «There can in fact be no untold stories at all, just as there can be no unknown knowledge», p. 201 dans Mink, Louis, «Narrative Form as a Cognitive Instrument», pp. 182-203 paru dans Mink, Louis, *Historical Understanding*, Ithaca, Cornell University Press, 1987; ce texte est d'abord paru dans Canary, Robert H. et Kozicki, Henry, *The Writing of History: Literary Form and Historical Understanding*, Madison, University of Wisconsin Press, 1978, pp. 129-149.

² C'est cet exemple qu'invoque Noel Carroll pour défendre un point de vue analogue dans Carroll, Noël, «Interpretation, History and Narrative», *The Monist*, vol. 73, 1990, pp. 146-147; on ne peut évidemment en conclure que Carroll entérine pour autant la thèse de Carr examinée ci-dessous.

question. La question n'est pas de savoir s'il y a un lien causal réel entre Pearl Harbor et l'entrée en guerre, au sens où ladite question viserait à savoir si le premier événement a pu, à tout le moins, contribuer à provoquer le second. Que cet impact causal ait eu lieu paraît indiscutable; mais le problème, c'est que le monde réel n'est qu'un réseau aux mailles indénombrables où tout a un impact plus ou moins grand sur tout, au point où les vulgarisateurs de la théorie du chaos n'hésitent pas à affirmer que le battement d'ailes d'un papillon peut avoir un certain impact causal sur le déclenchement d'un ouragan aux antipodes. Or ce fait n'implique évidemment pas que l'historien qui ferait le récit de cet ouragan serait forcé de faire place à ce battement d'ailes dans sa narration, même si, en principe, il pourrait choisir librement (mais assez péniblement) de le faire au moment de conférer à ce dont il entend rendre compte la structure narrative qui lui paraît appropriée.

Voilà en quel sens on peut échapper aux positions extrêmes de Carr et de White. Si l'historien confère littéralement une structure narrative à son récit, c'est uniquement au sens où il donne une forme proprement narrative à *ce qui a déjà une structure causale* dans un passé très réel. Est-ce là adopter une position réaliste ? Sans doute, car c'est affirmer qu'les causes des phénomènes existent indépendamment de l'esprit qui les pense. Si on adopte cette position, on ne peut réduire les causes à une construction de l'esprit, ni à de simples «catégories de l'entendement», mais ce réalisme ontologique n'a pas à envahir le terrain de l'épistémologue. Bref, il ne limite en rien l'activité de l'esprit qui s'exerce librement à partir d'un réseau de faits indénombrables et de relations causales tout aussi indénombrables qui ne sauraient être structurées *que par l'intervention de l'historien*, tant il est vrai que cet insaisissable ensemble de faits et de liens causaux peut être structuré d'un nombre indéfini — on serait tenté de dire infini — de façons. En somme, il est vrai qu'il n'y a pas d'histoires non racontées, même s'il est également vrai que le monde et l'Histoire passée sont des réservoirs infinis d'histoires potentielles qui attendent d'être racontées pour peu qu'elles puissent être dégagées d'un enchaînement de faits découpé par l'historien dans ce tissu aux mailles indénombrables.

Comme on a souvent dit qu'une narration bien faite était déjà, en tant que telle, une explication, on ne s'étonnera pas de voir cette façon de penser la narration appliquée d'emblée à la théorie de l'explication. Il suffit pour le comprendre de se rappeler que si une cause est une réalité ontologique, une explication est une réalité de l'ordre de la connaissance, une réalité qui dans sa relation aux causes est d'ordre épistémologique. C'est ainsi que l'on peut aborder le débat à propos de la théorie de l'explication, où ont pu être opposées une théorie ontologique (ou ontique) comme celle de Wesley Salmon et une théorie proprement épistémologique de caractère pragmatique (ou érotétique) comme celle de Baas van Fraassen. Dans ce débat, on

peut concéder à Salmon que les explications les plus satisfaisantes sont celles qui consistent à dégager les causes d'un phénomène et que ces causes appartiennent au monde réel, tout en reconnaissant cependant que toutes les explications ne sont pas forcément causales. On peut aussi admettre avec van Fraassen qu'une explication est une réponse à une question — encore qu'il faudrait élargir le type de questions et non pas s'en tenir aux seules questions-pourquoi auxquelles se réfère van Fraassen — et donc une réponse qui peut varier considérablement avec le contexte (le degré de connaissance et l'intérêt particulier du questionneur, l'angle sous lequel la question est abordée, etc.).

Sans préjuger des positions propres à Salmon et à van Fraassen qu'il ne s'agit pas de discuter ici, une telle position peut à nouveau être qualifiée de réaliste dans la mesure où l'explication doit reposer sur un ensemble de causes ou d'autres phénomènes qui appartiennent au monde réel et qui ne peuvent donc être construits de toute pièce par la personne qui explique; mais il s'agit d'un réalisme pour lequel l'explication ne saurait être conçue comme quelque chose qui appartiendrait à la réalité elle-même, dans la mesure où elle relève du monde de la connaissance et qu'elle dépend essentiellement tant de l'état des général des connaissances à l'époque où elle est formulée que des connaissances acquises et des intérêts intellectuels de la personne à qui l'explication est destinée. En ce sens, une explication, tout comme une narration, doit d'abord être appropriée au contexte, ce qui implique, de la part de qui explique ou de qui raconte, la créativité requise pour structurer les faits et les événements qui constituent la narration ou l'explication de manière à ce qu'elles répondent à la question qui l'a provoquée.

Bien entendu, la personne qui explique et la personne à qui on explique font partie du monde réel, de même que leurs connaissances et même les explications ou les narrations qui sont proposées : explications et narrations se déroulent dans un monde qui est bien réel et que personne ne saurait «inventer». Mais là où la perspective défendue ici diffère de celle qui est associée au réalisme radical rejeté plus haut, c'est en ceci que ces narrations et ces explications n'appartiennent pas au monde des réalités qu'elles racontent ou qu'elles expliquent (peu importe d'ailleurs que ce qui est à expliquer concerne le monde physique ou l'activité humaine), mais appartiennent plutôt à l'univers proprement «épistémologique» qui est constitué par les connaissances effectives des personnes qui expliquent et de celles à qui on explique. En ce sens, on a affaire à un type de réalisme qui fait place à l'activité structurante de l'esprit et à des considérations pragmatiques et relativisantes, sans être réduit à devoir *découvrir* ce qui constitue une narration ou une explication dans un monde réel où ces dernières ne se trouvent d'ailleurs pas.